

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Michel Arrivé, *Linguistique et psychanalyse. Freud, Saussure, Hjemslev, Lacan et les autres*, Paris, Méridiens/Klincksieck, 1987, 180 p.

par Guy Simard

Urgences, n° 27, 1990, p. 91-94.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025582ar>

DOI: 10.7202/025582ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

de l'écriture

Michel Arrivé, *Linguistique et psychanalyse. Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan et les autres*, Paris, Méridiens / Klincksieck, 1987, 180 p.

Les rapports entre linguistique et psychanalyse sont aussi nombreux que complexes: les deux disciplines ont trait au langage, elles utilisent un même vocabulaire de base et partagent plusieurs concepts. Pourtant, ce sont deux univers fort différents. Et le risque de se perdre n'est pas mince pour qui tente de circuler entre les deux. Michel Arrivé a relevé le défi avec autant d'intelligence que de prudence. Comme l'écrit Jean-Claude Coquet dans la préface (p. 1):

cet essai de M. Arrivé a les vertus d'une salubre mise en garde adressée à des lecteurs, il y en a!, enclins à formuler des jugements définitifs: Saussure n'est pas aussi simple (simpliste) ni Lacan aussi complexe (confus) qu'on voudrait paresseusement le croire.

Reste que la lecture de l'un, et surtout de l'autre, requiert une forte dose de patience et de minutie.

La linguistique et la psychanalyse sont liées par le langage. Mais où est la frontière entre les deux? Plutôt qu'un mur, Arrivé voit «une cloison à la fois poreuse et percée d'ouvertures» (p. 12) entre ces deux disciplines. C'est

par les phénomènes d'homonymie entre les terminologies que l'auteur établit des passages entre linguistique et psychanalyse. Son discours s'articule donc autour de trois termes-clés: le symbole, le signifiant et le langage.

Le symbole

L'auteur analyse minutieusement les fluctuations de la pensée de Saussure. Après avoir montré comment Saussure, dans le *Cours de linguistique générale*, établit une exclusion réciproque entre le terme «signe» et le terme «symbole» (le signe étant arbitraire, le symbole motivé), Arrivé cite de nombreux extraits qui révèlent les hésitations, voire les contradictions de Saussure, selon les objets qu'il étudie et selon les moments de son évolution. Ainsi peut-il écrire (p. 39):

Envahissant dans le CLG, le signe est forclus de la recherche sur la légende, où prolifère le symbole, lui-même pratiquement exclu du CLG. Signe et symbole, l'un et l'autre congédiés, sont renvoyés dos à dos dans les recherches sur les anagrammes.

Arrivé rappelle que Hjelmslev s'affiche résolument comme continuateur de Saussure. Pour le Danois aussi, le signe linguistique est arbitraire tandis que le symbole est motivé. Mais alors que Saussure situe l'arbitraire du signe dans la relation signifiant-signifié, Hjelmslev, qui se place plutôt au niveau d'une chaîne de signes, voit l'arbitraire dans le fait qu'il n'y a pas de correspondance univoque

entre le découpage du plan de l'expression et le découpage du plan du contenu (p. 43):

à un seul élément de l'expression ne correspond pas un seul élément du contenu, et *vice versa*; dans la plupart des cas, une unité composée de plusieurs éléments de l'expression a une relation avec une unité composée de plusieurs éléments du contenu.

Les deux linguistes affirment donc l'arbitraire du signe, bien qu'ils ne le perçoivent pas de la même façon. Il en va tout autrement du côté de la psychanalyse, où le symbole est défini comme un signe motivé. Faisant état de la polysémie du terme « symbole » chez Freud, Arrivé identifie et décrit la formation de trois types de symboles freudiens: le symbole mnésique, le symbole onirique et le symbole comme terme du processus de symbolisation. Les distinctions s'établissent laborieusement, mais ce n'est pas faute de clarté de la part de l'auteur. C'est plutôt Freud qui ne lui facilite pas la tâche (p. 53):

[...] l'attitude de Freud à l'égard de sa terminologie est exactement inverse de celle de Saussure. Chez ce dernier, on observe la propension à donner des noms différents à des concepts voisins, voire identiques. [...] Chez Freud, le mouvement est de donner le même nom à des concepts que leurs définitions ne permettent pas de confondre.

Le *symbole mnésique*, dont la formation est liée aux « psychonévroses de défense » (hystérie, angoisse, obsession) semble quasi synonyme de « symptôme ». Arrivé lui attribue trois traits: l'ancrage

corporel, le lien avec la notion de trace mnésique et, par conséquent, la motivation.

Le *symbole onirique* semble plus difficile à cerner. Arrivé relève beaucoup d'hésitations chez Freud avant qu'il en arrive à la conception du symbole onirique. C'est dans le chapitre sur le « Symbolisme du rêve », dans *l'Introduction à la psychanalyse*, qu'Arrivé trouve la définition la plus explicite: « Nous donnons à ce rapport constant entre l'élément d'un rêve et sa traduction le nom de symbolique, l'élément lui-même étant un symbole de la pensée inconsciente du rêve » (p. 68). Cette définition ne brille surtout pas par sa clarté: l'élément du rêve reçoit le nom de symbole alors qu'il n'en constitue que la face manifeste. C'est pourquoi Arrivé prend le parti d'écrire *symbol(isant)* quand il s'agit de toute évidence de la face manifeste du symbole. Mais le rapport dit constant entre l'élément d'un rêve et sa traduction n'est pas univoque, ce qui complique encore les choses (p. 71):

Ainsi le symbolisme onirique se caractérise à la fois par la synonymie et par l'homonymie. De façon généralisée. De façon, apparemment, non limitée: en aucun point de l'un ou l'autre texte, Freud ne semble envisager une quelconque limitation du double phénomène.

On le voit, l'interprétation des rêves n'a rien d'une sinécure: un même *symbol(isant)* peut renvoyer à différents contenus latents, opposés même; des *symbol(isant)s* différents peuvent renvoyer au même contenu. Heureusement, le symbole freudien a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire. C'est précisément le travail de l'analyste de trouver le *tertium*

comparationis qui permet d'établir un rapport entre le symbol(isant) et le contenu latent. Si l'inconscient fonctionne comme un langage, le dictionnaire n'en est pas publié. Voilà un bel écart entre la linguistique et la psychanalyse.

Faute d'une meilleure étiquette, Arrivé regroupe sous *symbole 3* le symbole comme terme du processus de symbolisation. Il s'agit alors du symbolisme au sens large, «entendant par là toute relation qui unit le contenu manifeste d'un comportement, d'une pensée, d'une parole à leur sens latent, spécifiquement inconscient» (p. 77).

Pour ce qui est de la formation de ces trois types de symboles, Arrivé montre que le symbole mnésique est nettement lié à l'hystérie, que le symbol 3 est lié à l'angoisse, alors que le symbole onirique, apparemment plus complexe, est lié d'une part à des formations substitutives de l'angoisse, d'autre part à des symptômes de l'hystérie et de l'obsession. Nous sommes loin du gentil signe arbitraire de Saussure, mais la situation a le mérite d'être claire (p. 97):

Arbitraire et motivation sont en somme distribués de façon complémentaire entre linguistique et psychanalyse. C'est tout au plus si l'on peut dire que l'arbitraire n'est pas évacué de l'appareil freudien avec autant d'énergie que la motivation l'est de l'appareil linguistique; d'où une étroite plage de recouvrement, du côté de l'arbitraire, entre les concepts des deux disciplines.

Freud et le langage

Freud a toujours manifesté une vive curiosité pour les questions

de langue et de langage puisqu'il avait l'intuition que l'inconscient fonctionne «comme» un langage. Est-ce que le «langage» de l'inconscient reflète un état primitif du langage? Quelle est l'origine du langage? Comment se fait-il que, chez Freud, le rapport au langage soit fondamentalement d'origine pulsionnelle alors que les langues permettent de parler de «ça», mais aussi de tout autre chose? En lisant le curieux chapitre: «Freud et ses linguistes: Sperber, Abel et Schreber», on apprend où le psychanalyste a trouvé des éléments de preuve à l'appui de ses intuitions. Sperber, dans un article intitulé «De l'influence de facteurs sexuels sur la formation et l'évolution du langage», avance l'hypothèse de l'origine sexuelle du langage. Voilà qui expliquerait pourquoi le symbolisme de l'inconscient, qui fonctionne comme un langage primitif, s'avère essentiellement de l'ordre du sexuel.

Freud a noté que les symboles du rêve ont souvent des sens opposés. Il a la chance de tomber sur un linguiste, Carl Abel, qui a fait remarquer qu'il est fréquent, dans les langues primitives, qu'un même mot ait des sens contraires. Abel en fournit des exemples en latin, en égyptien ancien, en arabe. Ce trait commun aux langues primitives et au «langage» de l'inconscient aurait l'intérêt de corroborer la thèse voulant que le langage de l'inconscient reflète un langage originel qui serait la source commune des langues et du symbolisme. Freud a aussi cru trouver dans le cas d'un célèbre paranoïaque, le Président Schreber, auteur des *Mémoires d'un névropathe*, des éléments de preuve de l'existence d'une langue fondamentale (Grundsprache). Malgré — ou en raison de — toutes les nuances et de tous les distinguos qu'apporte

Arrivé, il est difficile de ne pas lire ce chapitre avec un sourire. Les linguistes de Freud laissent songeur...

Signifiant et signifié

La deuxième partie du livre porte sur le «signifiant» lacanien. Même si Lacan a emprunté le mot à Saussure, il lui donne une valeur totalement différente. Chez Saussure, on le sait, le signifiant et le signifié ne peuvent exister l'un sans l'autre; ce sont les deux faces d'une entité double: le signe. Chez Lacan, explique Arrivé, le signifiant est disjoint du signifié, il jouit d'une certaine autonomie, ce qui est fort difficile à imaginer quand on est nourri de la pensée saussurienne. Que faut-il comprendre de l'assertion de Lacan (cité par Arrivé, p.127): «Le signe est signe pour quelqu'un, alors que le signifiant ne se manifeste que comme présence de la différence comme telle et rien d'autre»? Arrivé tente d'expliquer clairement ce que Lacan veut dire. Pour ma part, même si l'humilité n'est pas ma vertu dominante, je dois avouer les limites de mon entendement.

Dans le dernier chapitre, Arrivé discute la fameuse proposition lacanienne: «Il n'y a pas de métalangage». Il distingue soigneusement métalangage, métalangue et métadiscours. Il examine différentes conceptions de ce qu'on appelle métalangage. Il retourne la proposition dans tous les sens et, après moult citations, en arrive à une conclusion claire (p. 163) :

On l'a compris: la (dé)né-gation lacanienne du métalangage est loin d'être univoque. Dans chacune des acceptions qu'on peut lui donner, elle laisse le plus souvent la place à des atténuations. Quelle différence, à cet

égard, entre Lacan et certains de ses disciples, qui ressassent l'antienne à longueur de pages!

La lecture de ce livre, mince mais dense, ne manque pas d'intérêt. Comme il arrive souvent dans les travaux d'érudition, Arrivé soulève plus de questions qu'il n'apporte de réponses définitives. Des ponts sont jetés entre les deux disciplines mais, malgré un vocabulaire apparemment commun, et souvent trompeur, l'arrimage se fait difficilement. *Linguistique et psychanalyse* est un essai érudit, intelligent, nuancé, prudent. Les thèmes et les auteurs qu'il commente sont difficiles. Tant par la complexité des sujets abordés que par la minutieuse démarche terminologique — qui oblige l'auteur à multiplier les citations et les références, souvent en allemand — cet essai regorge d'informations intéressantes. Dire que cela se lit comme un roman serait mentir. Il est des livres qu'il faut consommer à petites doses.

Guy Simard